

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 9 (1959)
Heft: 1

Buchbesprechung: L'Armée et ses problèmes au XVIIIe siècle [Emile G. Léonard]

Autor: Candaux, Jean-Daniel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nicht revolutionär, sondern eine Verbindung von altem Herkommen mit den Forderungen der komplizierter gewordenen Staatswelt. Diesbezüglich ist gerade das einleitende Kapitel Geßlers, eine Zusammenstellung all der Interpretationen, die d'Argensons Ideenwelt bis heute gefunden hat, von hohem Interesse. Daß die Ideen d'Argensons heute noch ebenso gültig sind, mag ein Wort von ihm selber bezeugen: «Man hat vielleicht nie an das Maß Freiheit gedacht... das die Gesetze den Untertanen lassen müssen, damit diese ihren ganzen natürlichen Schwung und den Antrieb zu großen Unternehmungen bewahren.»

Bern

Ulrich Im Hof

EMILE G. LÉONARD, *L'Armée et ses problèmes au XVIII^e siècle*. Paris, Plon, 1958. Pet. 8°, VIII + 361 p. (Coll. Civilisations d'hier et d'aujourd'hui).

Le grand historien du protestantisme français publie dans une collection destinée au *grand public* le texte d'un cours professé à l'Université d'Aix de 1942 à 1944. Ceci explique que l'ouvrage n'ait ni bibliographie ni index, ni surtout l'abondant appareil de notes critiques auxquels les précédents travaux de M. Léonard nous avaient habitués. Ceci explique aussi le ton très (lire: trop) patriotique de certaines pages du livre.

Le titre en dit bien l'objet — mais il faut préciser que l'enquête est limitée à la France (à l'exclusion même des conquêtes d'outre-mer) et que par conséquent on n'y trouve que peu de chose sur le grand génie militaire du 18^e siècle, Frédéric II. M. Léonard commence son étude à l'année 1701 très précisément — et tout arbitraire que soit ce point de départ, il produit un heureux et significatif contraste puisqu'ainsi, le système militaire de Louis XIV se trouve décrit en ses années de plus grande sclérose, et que ce seul tableau donne une raison suffisante des réformes entreprises ou seulement proposées — qui sont décrites dans les chapitres suivants.

Entre l'armée à la fois aristocratique et bureaucratique créée par Louis XIV et les armées nationales de la Révolution, il y a une distance énorme que le 18^e siècle a franchie pas à pas, au travers de crises incessantes. Tout a changé: les rapports entre le Roi et les bureaux de la guerre, entre les bureaux et les généraux, les procédés de recrutement, la réglementation de l'avancement (tantôt réservé aux seuls nobles, tantôt ouvert aux roturiers fortunés), la tactique générale du combat, l'usage et l'importance des différents corps d'armes (l'artillerie gagnant en faveur), la popularité de l'armée et la dignité du soldat, les opinions des écrivains sur la légitimité de la guerre, tout cela évolue — et pas toujours comme on s'y attendrait.

Le grand mérite de M. Léonard n'est pas tant d'avoir subodoré tout ce que l'étude de ces problèmes aurait de passionnant et d'essentiel pour la connaissance du 18^e siècle — c'est surtout d'avoir su les traiter comme il le

fallait, en dégagant les grandes lignes de l'évolution, et en unissant en un magistral essai d'histoire *totale*¹ l'étude des événements, celle des doctrines et celles des opinions. Le récit ne cesse jamais d'être clair et vivant. Les causes de l'évolution sont exposées avec une particulière habileté et M. Léonard, qui a su se préserver de tout système préconçu d'explication, montre admirablement comment ce sont tantôt les idées personnelles d'un grand général, tantôt les événements eux-mêmes (par leurs répercussions sociales) qui en sont les facteurs déterminants. Enfin on trouvera dans ce livre les qualités d'*humanité* (je veux dire ce talent de rendre les choses proches et intimes) qui font le charme — et la valeur — de *Mon village sous Louis XV* et de *Le Protestant français*.

Le problème n° 1 pour l'armée française du 18^e siècle a probablement été un *problème de classe* — qui se résume en cette question: les officiers doivent-ils être exclusivement des nobles ou non? On avait toujours cru que le conflit avait dressé sur ce point les nobles contre les *roturiers*. M. Léonard prouve qu'il n'en est rien et que ce sont aux *enrichis*, aux fils de parvenus qui ont acheté leur grade sans le mériter le moins du monde, que les officiers nobles en veulent (ch. IX). Le chapitre consacré à la guerre des Camisards est aussi l'un des plus réussis de l'ouvrage — tout particulièrement par l'explication fine et nuancée qu'il donne des causes assez controversées de cette *guerre sainte* et de sa durée.

Il est une chose cependant que je n'ai pas bien comprise dans ce livre. Pour étudier l'opinion française au milieu du 18^e siècle, M. Léonard (ch. VIII) s'est servi principalement des écrits de Montesquieu et de Vauvenargues. Mais un peu plus bas (p. 215) il écrit très justement que «le premier ne représentait au mieux qu'une tendance de la pensée juridique et philosophique de son temps, et le second un officier épris de son métier...». En fait les extraits d'œuvres non littéraires que M. Léonard cite à la suite de Montesquieu et Vauvenargues sont beaucoup plus révélateurs et plus riches de potentiel historique. Il eût été curieux de les multiplier².

Il n'y a que les bons ouvrages qui vaillent qu'on les critique, aussi n'hésiterai-je pas à m'inscrire hardiment en faux contre les conclusions du chapitre consacré à *Voltaire expression du désarroi français*³. Il n'est pas

¹ De ce point de vue, la supériorité du livre de M. Léonard apparaîtra dans son plein jour si on lui compare le récent petit ouvrage du lieutenant-col. Fernand Schneider (Coll. *Que sais-je?*, n° 735) qui, limité à l'*Histoire des doctrines militaires*, est d'une aridité désolante (et anachronique, l'auteur ne semblant pas se douter que l'existence même desdites doctrines pose un problème à la conscience moderne).

² Témoignages plus directs (et plus sincères) que les mémoires sont les correspondances du temps. Voyez par ex. les «Lettres du comte d'Oms de Margarit enseigne aux Gardes françaises à son père...» dans *Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-orientales* (Perpignan, 1910), vol. 51, pp. 221—287, ou encore celles d'A.-R. Mopinot parues dans la *Revue de Paris* (15 juin—15 août 1905), 12^e année, tomes III—IV.

³ La récente et curieuse étude de M. Theodore Besterman, «Voltaire's commentary on Frederick's *L'Art de la guerre*» parue dans les *Studies on Voltaire and the eighteenth century* (Genève, 1956), II. 61—206, apportera d'ailleurs quelques éléments nouveaux au débat.

juste de nier à Voltaire tout patriotisme et de ne voir en lui qu'un *critique amer et injuste d'une armée qu'il ne peut comprendre*. Voltaire aimait, adorait la France: sa correspondance le prouve à chaque page. Il souffrait intensément de l'anarchie qui régnait dans son gouvernement et de l'inefficacité de son armée — inefficacité que M. Léonard lui-même a parfaitement décrite et expliquée. Mais ne pensant pas qu'une rénovation de l'armée pût relever la France il porta son effort sur d'autres points (politique économique, par exemple: voyez F. CAUSSY, *Voltaire seigneur de village*). La suite a bien montré, je crois, qu'il avait raison et qu'en définitive, la solidité économique importe plus que le brio militaire. L'exemple d'un homme qui a su aimer assez lucidement son pays, pour mépriser son armée quand elle était méprisable, mérite je crois, d'être aujourd'hui médité.

Mais ce n'est là qu'une querelle de Suisse. Elle n'empêche pas l'ouvrage de M. Léonard d'être une contribution importante à l'histoire du 18^e siècle français et de combler une grosse lacune dans l'étude de la *crise de la conscience européenne*.

Genève

Jean-Daniel Candaux

LEO SCHMID, *Bernhard Frank von Frankenberg, Fürstabt von Disentis 1742—1763. Ein Beitrag zur Politik und Geistesgeschichte Bündens im 18. Jahrhundert*. Diss. phil. I Zürich. 172 S. Gasser & Eggerling, Chur 1958. — Ferner im 87. Jahresbericht der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden, Jg. 1957, Chur 1958.

Es gab und gibt im Gebiet der heutigen Schweiz größere Benediktinerabteien als jene zu Disentis; aber die Geschichte keiner anderen wird so systematisch erforscht und dargestellt, wie es P. Iso Müller als überragender Historiograph für Disentis tut. Daß der Lehrer, der seine pädagogische Befähigung bekanntlich auch durch ein Geschichtslehrbuch bewiesen hat, die Liebe zum Stoff seinen Gymnasiasten weiterzugeben versteht, zeigt u. a. die vorliegende Zürcher Dissertation (eingereicht bei Prof. L. von Muralt), verfaßt von einem Bündner als absolut sauberer, wissenschaftlich einwandfreier, klar gegliederter und angenehm unpathetischer Beitrag zur Geschichte nicht nur des Klosters, sondern auch der Cadi, des Grauen Bundes und der Veltlinerpolitik, wohinein Bernhard Frank von Frankenberg in den 21 Jahren seiner fürstabtischen Herrschaft gewirkt hat. Darüber hinaus wurde hier mancher schätzenswerte Beitrag zur Geschichte der päpstlichen Nuntiatur in der Schweiz und überhaupt zur Kirchenpolitik vor und nach 1750 geleistet. Die breite Quellengrundlage — außer den Archiven in Disentis und den Gemeinden sind das Bundesarchiv in Bern, die Archive in Chur, Einsiedeln, St. Gallen und Innsbruck benutzt worden — zeugt für des Verfassers Fleiß und garantiert neben Sicherheit neue Funde und neue Ergebnisse.

Bernhard Frank, aus tirolischem Adel gebürtig und von Haus aus für